N°. 56. (Vingt-troisième Année.) 10 Octobre 1819.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, *avec deux Gravures*, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 *c. de plus par trim^e. pour l'étranger.*)

En 1802, *a été commencée une suite de Gravures coloriées de* Meubles *et de* Voitures : *il en paroît au Bureau du* Journal des Dames, 18 N^os. *par an. L'abonnement est de* 10 *fr.* 50 *c. port franc.*

On répète au Vaudeville *la Féerie des Arts ;* c'est, dit-on, une espèce de lanterne magique où passeront en revue les Tableaux du Musée et les Salons du Louvre.

Le Prisonnier Vénitien a réussi à l'Ambigu-Comique, sans le secours des décorations; c'est quelque chose pour un mélodrame.

Un jeune couple des plus tendres étoit réduit vers la fin du mois à quatre pièces de 5 francs et à deux écus de 3 livres. Cependant la journée étoit belle, et l'on avoit promis aux deux petits enfans et à leur bonne de les conduire à la campagne. Vous croyez que l'état des finances va faire contremander la partie; connoissez mieux les Parisiens. On fait venir un *remise*, on monte dedans le plus gaîment du monde, et l'on s'en va à trois lieues de Paris, chez un ami qui pouvoit être absent. Heureusement on le trouve, on dîne chez-lui, et, la voiture payée, il ne reste plus une obole au ménage.

On relève maintenant avec affectation les chapeaux des élégans qui tout l'été ont paru si plats et si larges. Pour bien faire,

il faut que, par devant et par derrière, les bords forment deux becs de perroquet, ou au moins deux becs de canne.

Un chapelier a imaginé de mettre dans le fond de ses chapeaux des dessins lythographiés, représentant des scènes au gré des acheteurs, tantôt des batailles, tantôt des paysages, quelquefois des portraits, plus souvent des caricatures. Quand on veut, on tire la coulisse de la coëffe, et le sujet mystérieux disparaît; on ne le montre qu'aux fidèles.

Avant la fin de ce mois, doit paraître la première livraison des ŒUVRES COMPLETTES DE Mme LA BARONNE DE STAEL, *contenant un grand nombre de morceaux inédits, et des additions importantes faites par l'auteur à quelques-uns des ouvrages qui ont paru de son vivant.*

Cette édition, publiée par les soins de M. le baron de Staël, son fils, se composera de 18 volumes in-8°, imprimés par Crapelet; elle sera précédée d'une notice sur les écrits et le caractère de Mme de Staël, par Mme Necker de Saussure, sa plus proche parente, et sera précédée d'un portrait de Mme de Staël, gravé au burin d'après Gérard.

Entr'autres additions, nous pouvons indiquer des réflexions sur le but moral de *Delphine*, divers essais dramatiques en prose et en vers, et plusieurs fragmens d'un ouvrage intitulé : *Dix ans d'exil.*

Le prix de chaque volume est fixé à 6 francs pour Paris, et à 7 francs 50 centimes, franc de port, pour les départemens. On se fait inscrire chez Treuttel et Wurtz, rue de Bourbon, n. 17, à Paris.

On parle d'une chanson de cinq couplets, dont la musique a été faite en cinq minutes par un compositeur qui revient d'Italie. Cette chanson a pour titre : *Le Connoisseur;* elle est tout-à-fait originale. On grave en ce moment l'air et l'accompagnement, et nous donnerons incessamment à nos abonnés les paroles du poëte et l'adresse du marchand.

On nous écrit d'une ville du Nord, qu'un homme qu'on y a vu arriver en sabots, venant de Savoie pour ramoner les cheminées, s'est mis d'abord à vendre des peaux de lapin, puis des

aiguilles, puis des bonnets, des mouchoirs, des dentelles, puis enfin il a escompté quelques billets, bientôt il a fait en grand la banque, et à présent il est riche à plusieurs millions.

Il a un valet de chambre qui fait à son tour sa fortune. Ce valet est à l'affut de toutes les modes de tentures et de meubles. Sitôt qu'il en paraît une nouvelle, vîte on déménage tout l'hôtel, et les tapis, les glaces, les consoles, les lits, les canapés, sont mis au rebut, vendus au rabais. On apporte des garnitures neuves, on les fait venir de Paris, et comme on s'entend avec les tapissiers et les fournisseurs de toute sorte, les profits sont considérables.

Mais la bourse du maître suffit à tout. Ce maître a le goût des chevaux couleur de chocolat. Il en fait acheter en Perse et en Arménie. Il a un petit yacht pour naviguer entre l'Allemagne et l'Angleterre, qu'il a fait dorer comme celui d'un prince, et quelquefois il s'embarque dessus, par un beau soleil, avec sa maîtresse et des musiciens, renouvellant ainsi, quoiqu'en petit, les scènes d'Antoine et de Cléopâtre.

Dernièrement on l'a vu à Londres dans une grosse maison de jeu : cela fait peur pour son crédit, et l'on dit déjà dans quelques cercles que ce qui vient sur un char de plomb pourroit bien partir sur un vaisseau de cartes.

LETTRES SUR L'ANGLETERRE, OU MON SÉJOUR A LONDRES, EN 1817 ET 1818, *par Madame* M. D. (1).

Mme M. se trouvoit à Londres à l'époque où les élégans et les élégantes y affluent. « On s'empresse, dit-elle, on se heurte, la foule est partout; des équipages magnifiques qui remplissent tous les quartiers, vous feraient croire qu'un prince y tient sa cour : ce sont seulement les gentilshommes campagnards qui ont quitté leurs terres, et viennent passer à Londres ce qu'on appelle la saison. Cette saison finit le 4 juin, époque de la fête du Roi : et il seroit d'un très-mauvais ton, le lendemain de cette fête, de paroître encore habiter la ville. »

Ce que Mme M. dit des Anglaises, nous sommes à même de l'observer tous les jours, depuis quatre ans, à Paris. « Elles

---

(1) Un volume in-8° de 275 pages. Prix : 4 francs, et, port franc, 5 francs; à Paris, chez Germain Mathiot, libraire, place St-André-des-Arcs, n. 26.

font un choix de couleurs qui ne se marient point ensemble; elles sautent en marchant; presque toutes ont le pied gros: leur teint est d'un éclat surprenant; la plupart ont les traits fort beaux; mais l'ensemble manque de ce je ne sais quoi qui fait le piquant de la physionomie. »

En décrivant une soirée de bon ton, Mme M. dit : « On a fait un peu de musique ; on a dansé des contredanses et quelques walses; les hommes ont lorgné les femmes aussi effrontément qu'à Paris; les femmes ont été d'une coquetterie hardie; la maîtresse de la maison s'est perdue dans une foule de révérences et a fait des dépenses extravagantes. La soirée a commencé à minuit, au sortir de l'Opéra; et à deux heures tout étoit fini. Cet éclair a coûté au moins mille livres sterling. Vous allez me demander en quoi et à quoi? en planchers peints au pastel, et représentant les plus riches dessins, dont chaque pas emportoit un morceau; en bougies qui étincelaient dans tous les salons, et se réfléchissoient dans des cristaux taillés comme des diamans; enfin en rafraichissemens, fruits, glaces, vins de France de toute espèce. »

Pour courir, Mme. M. avoit pris le chapeau de feutre gris des Anglaises, la redingote brune, le voile noir et les brodequins. « Moins vous vous distinguez, dit-elle, par votre habillement, et mieux vous êtes reçu partout. On vous sait gré des efforts que vous faites pour imiter les manières du pays. Le peuple anglais n'imagine rien au-dessus de lui; et il pense que c'est une préférence que vous lui donnez quand vous lui ressemblez par le costume, que vous parlez sa langue et que vous adoptez ses usages. Dans la bourgeoisie, on ne pense pas vous adresser un plus joli compliment que de vous dire qu'on vous prendroit presque pour un Anglais ou pour une Anglaise. »

Un jour que notre voyageuse traversoit le matin, la rue d'Argyle, rue où il n'y a ni hôtels ni maisons de grands seigneurs, elle fut fort étonnée que son fiacre se trouvât engagé dans une file d'équipages, et d'en voir descendre belle et nombreuse compagnie. Lorsqu'on lui eut dit qu'elle-même pouvoit voir ce qui attiroit tant de curieux, elle descendit avec empressement, et se trouva au milieu d'une grande salle entourée de comptoirs. Des Dames élégamment vêtues y vendoient plusieurs sortes de marchandises. « Un jeune homme, dit-elle, fixoit les yeux sur deux Dames fort jolies; il acheta une petite bourse qu'il paya, sans marchander, cinq livres sterling. Il en étoit de même partout; les billets de banque

pleuvoient sur les comptoirs. » Mme. M. qui ne pouvoit se rendre raison de cette prodigalité, apprit que les femmes les plus élégantes de Londres vendoient ce jour-là, au profit des pauvres, des bagatelles qu'elles s'étoient amusées à faire pendant l'année.

Dans cette même rue d'Argyle se trouve un petit théâtre où l'on ne joue que des pièces françaises : le gouvernement le tolère comme spectacle bourgeois. Il est sous le patronnage direct de quelques femmes du haut parage : personne ne peut y être admis si quelqu'une d'elles ne vous présente, ou du moins ne vous agrée. Quelquefois on donne dans ce local des bals qui sont dirigés par le même réglement. Mme. M. rapporte un trait qui prouve avec quelle sévérité ces réglemens sont observés. « Il y avoit bal, dit-elle, et les billets portoient pour dix heures précises. Lord C., retenu par les affaires dépendant de son ministère, étoit resté chez le Prince Régent plus tard que de coutume ; il vint sans avoir pris la précaution de se munir de son billet : il ne le croyoit pas nécessaire, puisque sa femme faisoit en grande partie les honneurs de la fête. Arrivé à la porte, les ordres ayant été strictement donnés, on lui demanda son billet. A sa prière lady C. fut appelée. Milord, dit-elle, j'en suis bien fâchée, allez chercher votre billet ; et si dans une demi-heure vous n'êtes pas ici, c'est l'heure à laquelle les portes se ferment, vous n'entrerez pas. Le pauvre lord fit diligence ; mais il revint cinq minutes trop tard : il fut obligé de s'en retourner ; et le lendemain cette scène amusa beaucoup dans la société. »

La maison des foux est un bâtiment de brique, long de cinq cent cinquante pieds et large de quarante. Mme. M. y vit une jeune Ecossaise, belle, triste, dont la folie avoit été causée par une passion malheureuse. « Croyant, dit-elle, parler à son amant, elle s'est approchée de moi, et m'a dit : Pourquoi m'as-tu quittée ? que t'ai-je fait ? je t'ai aimé, trop aimé. Elle, qu'a-t-elle fait pour toi ? rien, et tu l'épouses. Tu lui as donné la rose de Fanny : pauvre Fanny ! pleure, pleure. Ah ! pleure : ils sont partis pour la chapelle. Madame, madame, a-t-elle ajouté, entendez-vous l'orgue ? voyez-vous cette femme voilée ? c'est sa femme ; il vient de lui jurer de l'aimer toujours ; l'avez-vous entendu ? Fanny, Fanny, tu vas mourir. Ah ! que j'ai mal là, s'est-elle écriée en serrant et meurtrissant sa poitrine ! voilà la voiture de la mort qui vient me chercher. Adieu, ma mère ;

adieu, Kitty, ma sœur. Je pars, on m'attend, ils s'impatientent ; l'épousée rit en faisant ma fosse. Après avoir prononcé ces mots, elle s'est arrêtée, et a paru anéantie. Quelques minutes se sont passées sans qu'elle rompît le silence ; puis elle s'est levée, est venue à moi, et, me prenant les mains, elle m'a dit : Ne l'épousez pas ; ça ne vous fera pas mourir : vous ne l'aimez pas comme moi. »

La rue de Londres qui se nomme New-Bound-Street, est l'endroit où l'on va faire parade d'un bel équipage et d'une belle toilette du matin. « Les boutiques, dit Mme. M., y sont magnifiques ; mais tout y est d'une cherté excessive. La simple bourgeoise regarde à travers les grands carreaux de glace, et soupire en pensant que deux livres sterling qui sont dans le coin de son mouchoir ne lui permettent pas d'être admise dans ce paradis terrestre. »

Le jour où Mme. M. alla à l'Opéra, la salle étoit pleine. Les loges, drapées en étoffe de soie rouge, font ressortir la parure des femmes. « Ce fut là, dit-elle, que je remarquai pour la première fois combien les Anglaises exagèrent nos modes : après avoir trouvé fort ridicule et fort indécent que nous nous découvrissions la poitrine et les épaules, elles ont adopté cet usage, et l'ont outré jusqu'à l'extravagance. »

UN HÉRITIER.

Pour qui ces superbes apprêts ? à qui donne-t-on une fête ? une jeune vierge doit-elle marcher à l'autel de l'hymenée, ou bien deux vieux époux, après un demi-siècle, vont-ils renouveler le serment d'être toujours fidèles ? De tous côtés, je vois des amis empressés qui viennent offrir leurs félicitations, des curieux qui assiègent les portes de l'hôtel, et des laquais en livrée neuve qui parcourent les appartemens d'un air joyeux. Les plus belles voitures sont attelées de chevaux richement enharnachés ; les cuisines se remplissent de provisions exquises et d'artistes zélés, le sommelier et ses aides nombreux ployent sous le fardeau des vins de toutes espèces ; je n'en puis douter, il s'agit de célébrer une heureuse alliance ou de recevoir avec éclat un illustre personnage ? — Point du tout ; me répond un grand homme, affublé d'un large baudrier, et que je prendrois pour un suisse, s'il n'avoit l'accent picard ; monsieur le duc ne se

marie point, c'est une chose faite depuis longtems ; mais il célèbre la naissance d'un fils, d'un héritier sur lequel il ne comptoit presque plus. Voyez combien cet heureux événement attire de monde dans cet hôtel et comme toutes ces figures sont radieuses. — Toutes ? j'en apperçois cependant quelques-unes qui forment un assez singulier contraste..... — Je vous en dirai tout à l'heure le motif ; voici d'abord le père et la mère de madame la duchesse ; leur joie est aussi vive que facile à comprendre ; ils sont sûrs maintenant de ne point voir leur immense fortune passer dans une famille étrangère ; la riche dot qu'ils ont donnée à leur fille, reviendra à leur petit-fils. Une foule d'amis et de protégés les suivent. Les uns et les autres se flattent de tirer quelque avantage de la circonstance ; ils pensent avec raison que M. le duc, dont les vœux sont exaucés, leur fera partager son bonheur, en les comblant de grâces et de faveurs. Un peu à l'écart, vous voyez les nouvelles commensales de cette maison ; ce sont des gouvernantes, des nourrices, des berceuses, etc. Quant à ce petit monsieur qui porte le nez au vent, c'est un dentiste qui se propose d'offrir ses services au jeune marquis aussitôt qu'il ne tettera plus. Son voisin, si vieux et si cassé, aspire, dit-on, aux fonctions d'instituteur ; mais je crains bien que le pauvre homme ne ferme les yeux avant que son élève ne soit en état de distinguer ses lettres. Je ne vous apprendrai rien en vous disant quels sont ces trois jeunes gens qui traversent la cour en fredonnant ; vous savez déjà qu'ils sont poëtes, ou plutôt fabricateurs de couplets pour les mariages, baptêmes et enterremens ; la stérilité de Mme. la duchesse les a tenus longtems éloignés de cet hôtel, mais depuis sa grossesse, ils font feu des quatre pieds ; tous les jours ce sont de petits papiers dorés et musqués qu'ils apportent dans ma loge, et dont ils espèrent bien être payés aujourd'hui. — Mais ces autres messieurs qui sont si froids ou qui rient du bout des lèvres ?.... — Vous ne le devinez pas ? — Non vraiment. — Ce sont des collatéraux désappointés ! un des poëtes que je viens de vous montrer, peint ainsi l'un d'entr'eux :

A l'affut d'un héritage,
Il soutient, en vrai gascon
Que le mortel le plus sage
Est celui qui meurt garçon ;

Le nom si doux d'hyménée
Lui semble odieux, fatal,
Et le seul mot de *lignée*
Le fait tomber du haut mal.

****.

MODES.

Chaque jour on s'apperçoit des progrès que font les modes d'automne. Déjà quelques chapeaux sont bordés en duvet ; et plusieurs modistes employent un ruban-gaze, fond uni, dont les bords imitent le duvet.

On continue de faire des chapeaux entiers avec des rubans à raies larges : l'ornement de plusieurs de ces chapeaux est un paquet de quenouilles de roseau.

Une fleur nouvelle, qui vient de la fabrique de M. Desfeuillant, rue du Caire, n. 17, a le calice citron, tiqueté de noir, et l'extrémité des pétales couleur carmin. Quoique cette fleur soit d'un volume assez considérable, on en met trois dans une botte.

Quelques coëffeurs font des turbans avec des écharpes soie et chenille ; d'autres employent une gaze que l'on appelle *à la Jeanne d'Arc*, et qui est parsemée de paillettes.

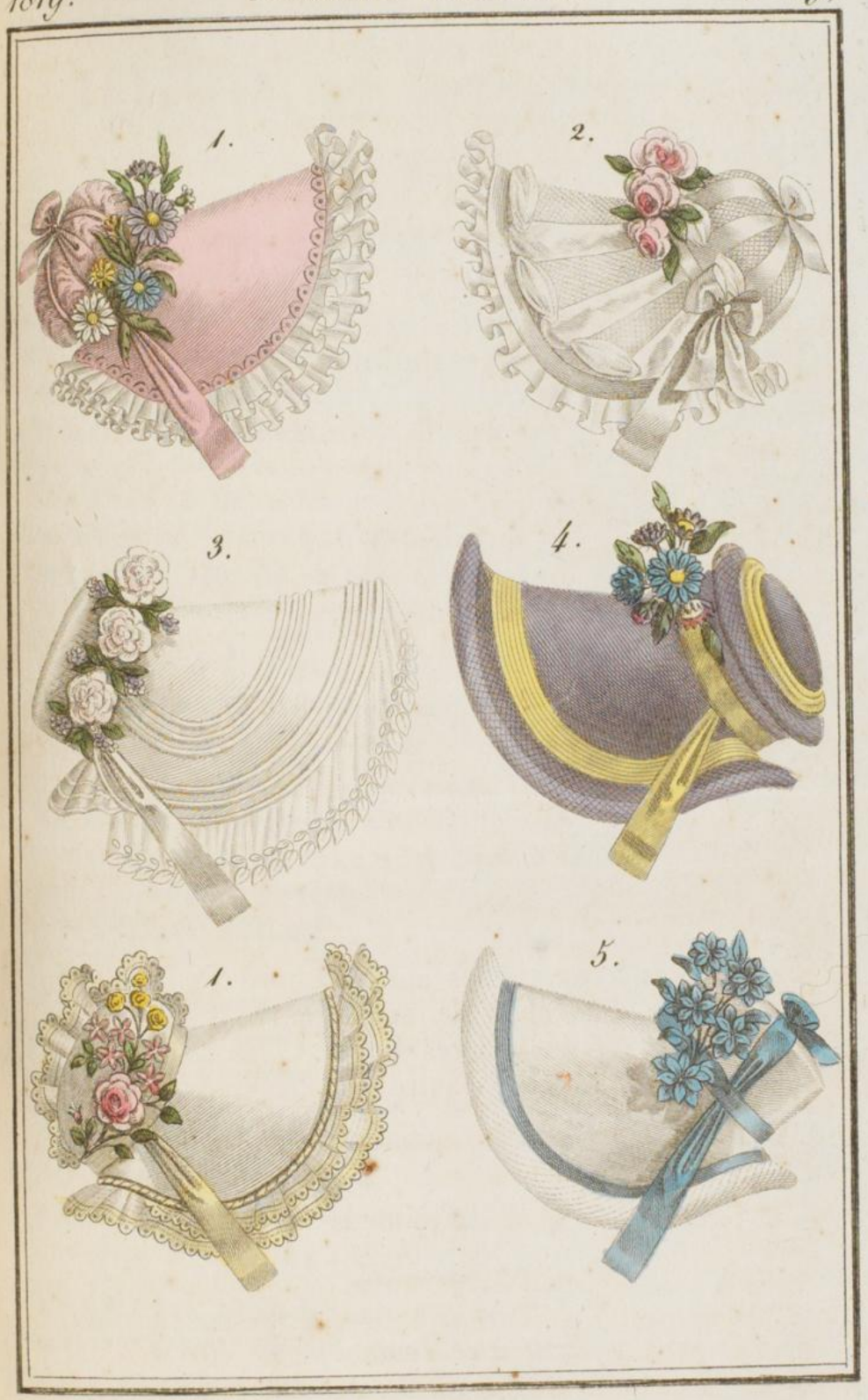
Nous avons vu chez M. Cogniet, marchand chapelier, rue des Fossés-Montmartre, n°. 5, des chapeaux de vrai castor, noirs, blancs, gris, couleur fauve, etc., pour dames ; les uns à passe, les autres à bord égal tout autour.

Pour garnir les robes de soie, qui, la plupart, sont violettes, quelques couturières forment des ruches avec deux bandes, l'une de crêpe, l'autre d'étoffe pareille à la robe.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1849.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *boulevart Montmartre, n.° 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1er. ou du 15.*

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE NICOLAS-VAUCLUSE.



1, Chapeaux de gros de Naples. 2, Chapeau de tulle et satin.
3, Calèche de Crêpe. 4, Chapeau de Crêpe. 5, Chapeau de satin.